Document généré le 13 juil. 2025 03:55

Jeu
Revue de théâtre

L'expressivité du féminin
Bibliographie commentée

Janine Lefebvre

Numéro 16 (3), 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16596ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lefebvre, J. (1980). Compte rendu de [L'expressivité du féminin : bibliographie commentée]. *Jeu*, (16), 211–215.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

chroniques

lectures

l'expressivité du féminin

bibliographie commentée

Il est sans doute nécessaire, pour notre génération au cerveau encore engrammé par l'idéologie d'Adam-premier-Ève-seconde, de s'exposer à une littérature qui comble les trous de mémoire du conscient et de l'inconscient féminins collectifs.

Ce compte rendu d'écriture de femmes propose des titres dont les centres gravitationnels de réflexion sont multiples; dans cette présentation bibliographique, c'est l'expressivité du féminin qui est le point privilégié de focalisation. Écrivains femmes seulement, parce que je n'ai pas lu récemment d'oeuvres d'auteurs masculins qui traitent du féminin, sauf les poèmes de l'américain Robert Bly. Et puis, il faut enfin admettre franchement l'incompétence actuelle du discours masculin (à noter que le discours masculin n'est pas nécessairement tenu par un homme) à nommer ce que la culture mâle, blanche et occidentale refoule depuis des siècles.

La thèse la plus excitante et aussi la plus merveilleusement documentée est certainement celle de June Singer, développée dans *Androgyny, Toward a New Theory of Sexuality*[1]. Psychanalyste jungienne, June Singer apporte une contribution indispensable à l'historique de nos perceptions/distorsions socio-culturelles et socio-politiques en regard des rapports hommes-femmes. Elle explore rigoureusement le passé par des références prises dans diverses religions, mythologies et systèmes de pensée; elle dessine ainsi, à travers le temps, les trajectoires variées qui ont nonduit au déséquilibre actuel des principes féminin et masculin dans nos sociétés masculinisées:

> «Toutes les institutions d'importance, à l'exclusion de l'institution familiale, ont été conçues et dirigées surtout par des hommes, et fonctionnent d'après certains principes et schèmes de comportement couramment considérés comme masculins.»[2]

Pour June Singer, polarité psychique et polarité socio-politique vont de pair; vouloir les séparer est un leurre parfois grave de conséquence. En ce sens, l'auteur a raison de revendiquer l'expression du féminin pour un nouvel ordre social. Selon elle, le refoulement du féminin est toujours basé sur la résistance de certains individus et de certaines sociétés à reconnaître et à vivre l'état d'androgyne, c'est-à-dire la conscience-praxis d'une saine polarité entre masculin et féminin à l'intérieur de l'être humain et au sein des systèmes qu'il crée.

1. Singer, June, *Androgyny, Toward a New Theory of Sexuality*, Éditions Anchor, New York, 1977, 358 p.

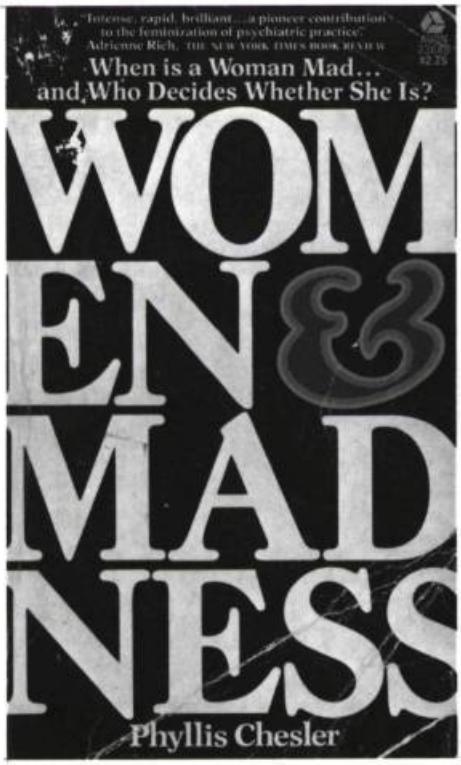
2. Idem, p. 8, traduction de la rédaction. «Our major institutions outside the home have been conceived and operated primarily by men, and they function according to certain kinds of principles and behavior that we commonly designate as 'masculine'.»

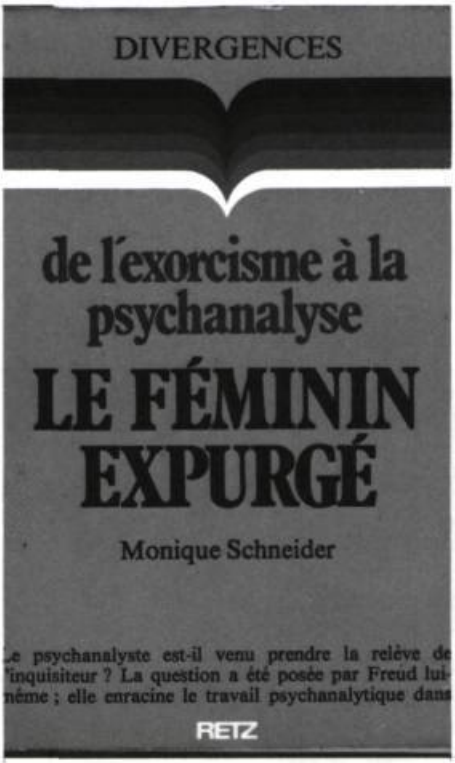
June Singer nous séduit également par le rapprochement qu'elle fait entre les philosophies orientales et les données scientifiques contemporaines. Par cette heureuse union de l'Orient et de l'Occident, on peut dire qu'elle féminise la science en nous en donnant une vision imaginative, ce qu'aucun savant n'a réussi jusqu'à maintenant, exception faite du physicien californien Fritjof Capra, auteur du brillant essai *The Tao of Physics*.

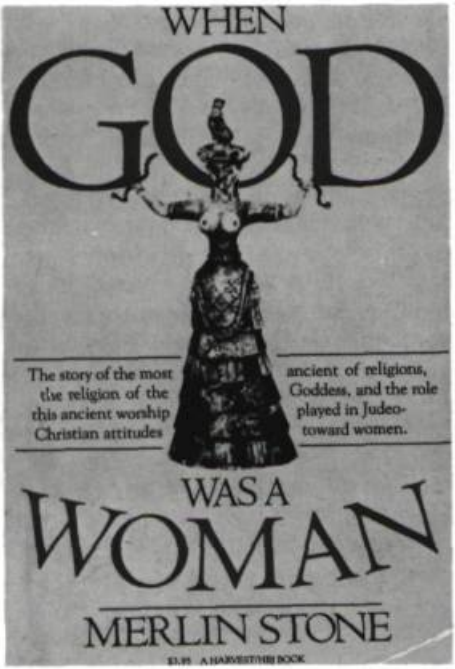
Enfin, June Singer nous incite à explorer notre propre psychisme pour y découvrir les éléments qui s'inter-détruisent et s'inter-disent et pour y appréhender les dualités profondes qui ont séparé l'homme et la femme et divisé l'humanité.

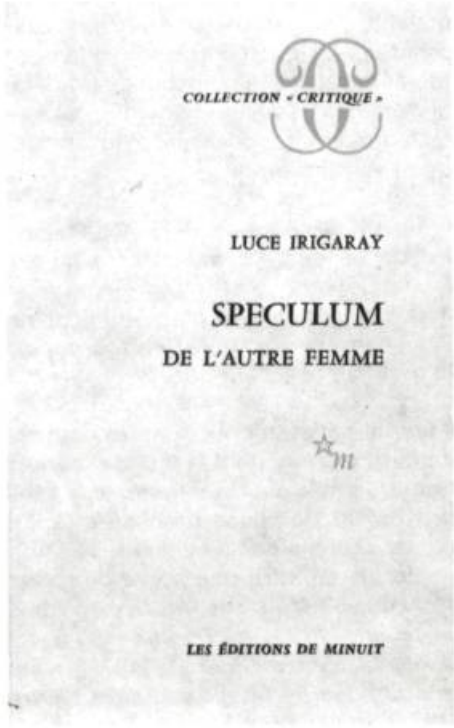
Ce féminin refoulé, Monique Schneider en aborde violemment la dynamique dans un livre qui se lit avec une passion déroutante: *le Féminin expurgé*[3]. Psychanalyser une femme, c'est presque toujours la forcer à s'adapter à la culture dominante, qui est masculine. Monique Schneider nous démontre clairement le processus de cette machination dont les origines reposent sur les fondements mêmes de la psychanalyse freudienne. Elle dévoile adroitement cette tromperie originelle en nommant le rapport distordu que Freud entretient avec le féminin dont il craint la puissance. La négation de la féminité est analysée dans le contexte culturel qui a aussi marqué les grandes agitations mentales de Freud, soit celui du temps des possédées (il s'agit de cette époque où plusieurs papes qui se sont succédé de 1484 à 1784 envoyaient leurs émissaires

3. Schneider, Monique, *le Féminin expurgé*, Editions Retz, Collection «Divergences», Paris, 1979, 190 p.







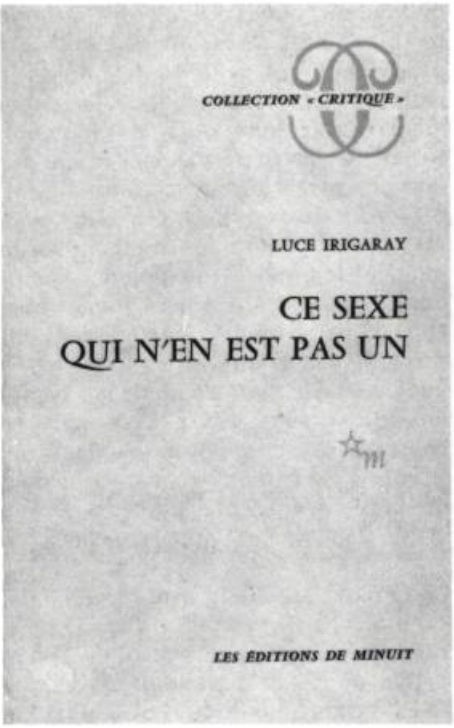


mettre au bûcher neuf millions de femmes dites «sorcières»). Analogie perturbante que celle du patient, de la patiente et de la possédée... Le reniement du féminin, nous dit Monique Schneider, ne porte pas seulement sur une puissance éprouvée comme féminine mais sur ce qui, dans le psychisme, est regardé comme fonctionnant sur le modèle féminin (l'imaginaire, l'émotion, le plaisir...). Ce livre me semble être d'une intensité inquiétante pour ceux et celles qui se sont frottés à l'univers de la thérapie ou de la psychanalyse car, selon l'auteur, ce que l'on cherche à exorciser en ces lieux pourrait bien être les composantes mêmes d'un féminin non intégré parce que non viable dans nos sociétés actuelles.

Ce féminin occulté, il est nommé, crié, chanté dans *Cyprine*[4]. Sous forme d'essai-collage, le texte est une longue dérive où s'entretissent plusieurs paroles d'écrivaines d'ici et d'ailleurs. Paroles intimes et paroles publiques y sont offertes avec la même lucidité brûlante, pulsative et parfois rieuse. Des données historiques sur les femmes se glissent parmi les réflexions-flashes de Denise Boucher. Réflexions-matraques mais aussi réflexions-caresses qui donnent aux hommes le goût de se féminiser, de rendre leurs armes, ou leurs métaphores, et d'explorer cette partie d'eux-mêmes qu'ils ont toujours redoutée. Le livre se lit en une demi-heure et laisse une trace ponctuelle à la manière d'une transe intérieure.

Plus dramatique et plus troublante, l'oeuvre de Phyllis Chesler n'a pas fini de hanter la bonne conscience des institutions psychiatriques. *Les Femmes et la folie*[5] va encore plus loin que *le Féminin expurgé*. Tout en analy-

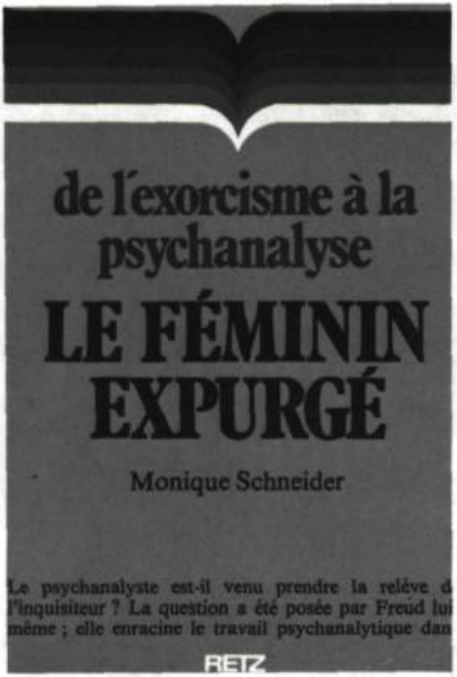
4. Boucher, Denise, *Cyprine*. Éditions de L'aurore, Montréal, 1978, 109 p.
5. Chesler, Phyllis, *les Femmes et la folie*, «Traces», Payot, Paris, 1975.

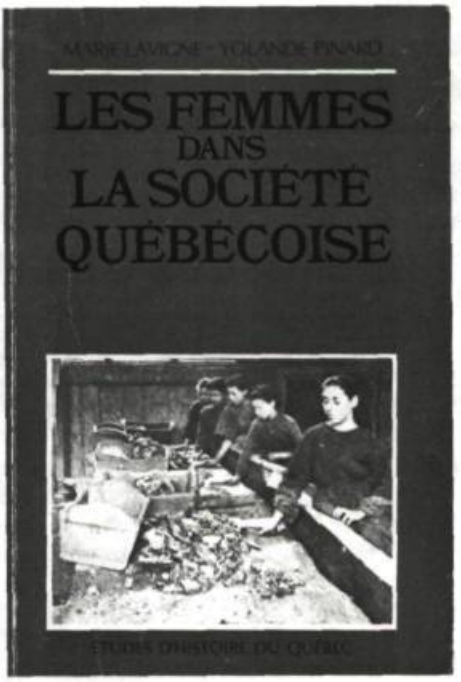


sant le féminin «dérangeant», Phyllis Chesler donne la parole à plusieurs femmes de classes sociales différentes ayant été victimisées par l'ordre psychiatrique qui, lui, est défini comme «dérangé». Témoignages parfois émouvants, parfois révoltants, qui mettent à jour l'idéologie du masculin véhiculée par nos représentants de la santé mentale. En nous livrant le vécu de ces femmes qui refusent la norme et qui sont abusées par ceux-là mêmes qui veulent les aider, Phyllis Chesler fait le procès de ces professionnels de la santé mentale, dont la plupart sont blancs, de classe sociale moyenne et, ce qui est le plus important, mâles. Il devient alors évident que beaucoup de ces femmes, représentant la majorité de la clientèle en psychiatrie et en thérapie ne sont ni folles ni malades, mais que leur «symptôme» commun est le signe d'un dérangement social manifeste au niveau de l'équilibre des forces du masculin et du féminin. Face à l'agressivité de leurs patientes, il est certain que les psychiatres et les thérapeutes aimeront toujours mieux diagnostiquer la maladie au lieu d'y voir l'énergie, encore maladroitement canalisée, d'un changement social profond.

Enfin, un des mérites de Phyllis Chesler est de ne pas s'exclure de ce qu'elle raconte, dénonce et interprète. À mon avis, ce livre est la plus sérieuse réflexion entreprise sur la féminisation de la pratique psychiatrique.

Il faudrait aussi mentionner les oeuvres de Luce Irigaray dont la lecture, parfois ardue, semble pourtant essentielle dans une démarche qui se propose d'explorer ce «continent noir» qu'est la féminité et de lui offrir une scène de représentation. Parmi ses oeuvres, citons *Spéculum de l'autre femme* (1974), *Ce sexe qui n'en est pas un* (1977), ainsi que *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* (1979), toutes publiées aux Éditions de





Minuit dans la collection «Critique». Il serait bon de rappeler ici que le pouvoir universitaire français a rapidement éjecté de ses structures cette écrivaine et philosophe dès la parution de son livre *Spéculum de l'autre femme*.

En dernier lieu, je souligne l'importance de *les Femmes dans la société québécoise*[6] ainsi que de l'étude de Merlin Stone, *Quand Dieu était femme*[7]. Ces deux livres traitent, sous des angles différents, de l'histoire de la culture féminine.

Toutes ces oeuvres, écritures, recherches et études sont autant de propositions de déstructuration de la connaissance telle qu'appréhendée dans notre société. Elles ont toutes en commun le désir de faire advenir ce qui veut tant naître depuis l'origine de la conscience féministe, c'est-à-dire l'existence d'une culture féminine que certaines et certains pressentent mais dont on ne voit pas encore l'expression dans la réalité et encore moins dans son miroir, le théâtre.

janine lefebvre

6. Lavigne, Marie et Pinard, Yolande, *les Femmes dans la société québécoise*, Boréal-Express, Montréal, 1977, 214 pages.
7. Stone, Merlin, *Quand Dieu était femme*, traduit de l'américain par Catherine Germain, Catherine Éveillard, Thierry François et Nancy Karlikow, Éditions l'Étincelle, Montréal, 1979, 257 p.